

rien d'une pose. C'était cette force-là surtout qui était en jeu en moi dans ma relation à mes élèves ; cette relation était superficielle, mais elle était forte et de bon aloi, par quoi j'entends : sans pose. C'est après ce que j'ai appelé mon "réveil" de 1970, alors qu'un univers qui m'avait été familier reculait au point presque de disparaître, et avec lui aussi les élèves et les occasions que j'avais "d'enseigner", de faire part de choses que je connaissais et qui pour moi avaient un sens et de la valeur - c'est alors que "le patron" a pris sa revanche comme il a pu : au lieu d'enseigner des maths, chose tout juste bonne pour gagner sa vie, mais à part ça indigne de ma nouvelle grandeur je me voyais enseigner par ma vie et l'exemple une certaine "sagesse". Je prenais bien garde bien entendu de rien formuler de tel ni à moi-même ni aux autres, et quand je recevais des échos dans ce sens, sûrement je devais me récuser, peiné de tant d'incompréhension de la part de tels amis ou proches. J'avais beau leur expliquer, ils s'obstinaient à ne pas comprendre, élèves désolants s'il en fût !

J'avais lu un livre ou deux de Krishnamurti qui m'avaient fortement impressionnés, et la tête avait assimilé en un tournemain un certain message et certaines valeurs⁵ (41). Il n'en fallait pas plus pour croire que tout était

⁵(41) **Krishnamurti, ou la libération devenue entrave**

Il serait inexact de dire que la seule chose que j'aie retiré de cette lecture soit un certain vocabulaire, et une propension à le faire mien et à le substituer finalement, comme de juste, à la réalité. Si la lecture du premier livre de Krishnamurti que j'ai eu entre les mains m'a tellement frappé (et encore n'ai-je eu le loisir d'en lire que quelques chapitres), c'est parce que ce qu'il disait bousculait totalement nombre de choses qui pour moi allaient le soi, et dont je me rendais compte aussitôt que c'étaient des **lieux communs** qui avaient fait partie depuis toujours de l'air que j'avais respiré. En même temps, cette lecture attirait mon attention, pour la première fois, sur des faits d'une grande portée, et surtout celui de la fuite devant La réalité, comme un des conditionnements de l'esprit les plus puissants et les plus universels. Cela me donnait une clef essentielle pour comprendre des situations qui jusque là avaient été incompréhensibles et par là (sans que je m'en rende compte avant la découverte de la méditation cinq ou six ans plus tard) génératrices d'angoisse. J'ai pu constater immédiatement la réalité de cette fuite partout autour de moi. Cela a dénoué certaines angoisses, sans pourtant changer rien d'essentiel, car je ne voyais cette réalité-là qu'en autrui, tout en me fi gurant (comme allant de soi) qu'elle n'existait pas en moi-même, que j'étais en somme l'exception qui confi rmait la règle (et sans me poser aucune autre question au sujet de cette exception vraiment remarquable). En fait, je n'étais aucunement curieux ni d'autrui ni de moi-même. Cette "clef" ne peut **ouvrir** que dans les mains de celui animé du désir de pénétrer. Dans mes mains elle était devenue exorcisme et pose.

C'est au début de 1974 que pour la première fois je me suis rendu à l'évidence que la destruction dans ma vie, qui me suivait pas à pas, ne pouvait pas venir **que** des autres, qu'il y avait quelque chose **en moi** qui l'attirait, l'alimentait, la perpétuait. C'était un moment d'humilité et d'ouverture, propice à un renouvellement. Celui-ci est resté alors périphérique encore et éphémère, faute d'un **travail** en profondeur. Ce "quelque chose en moi" restait encore vague. Je voyais bien que c'était le manque d'amour, mais l'idée même d'un travail qui cernerait de plus près où et comment il y avait eu un manque d'amour en moi, comment il s'est manifesté, quels ont été ses effets concrets, etc. . . - une telle idée ne pouvait me venir ni d'aucun des milieux ou des personnes que j'avais connus jusqu'à ce jour, ni de Krishnamurti. (Bien au contraire, K. se plaît à insister sur la vanité de tout travail, qu'il assimile automatiquement à la "fringale de devenir" du moi.) Ainsi, avec une "sagesse" d'emprunt pour toute boussole, je ne voyais rien d'autre à faire que d'attendre patiemment que "l'amour" descende en moi comme une grâce du Saint Esprit.

Pourtant, l'humble vérité que je venais d'apprendre au fin creux d'une vague avait suscité la montée d'une puissante vague d'énergie nouvelle, comparable à celle qui devait porter deux ans et demi plus tard ma première lancée dans la méditation. Cette énergie alors n'est pas restée entièrement inemployée. Quelques mois plus tard, alors ! que j'étais immobilisé par un accident providentiel, elle a porté une réflexion (écrite) où, pour la première fois de ma vie, j'examinais la vision du monde qui avait été la base inexprimée de ma relation à autrui, et qui me venait de mes parents et surtout de ma mère. Je me suis rendu compte alors très clairement que cette vision avait fait faillite, qu'elle était inapte à rendre compte de la réalité des relations entre personnes, et à favoriser un épanouissement de ma personne et de mes relations à autrui. Cette réflexion reste marquée par le "style Krishnamurti", et aussi par le tabou krishnamurtien sur tout véritable **travail** vers une compréhension. Elle a pourtant rendue tangible et irréversible une connaissance née quelques mois auparavant, restée d'abord floue et évasive. Cette connaissance, aucun livre ni aucune autre personne au monde n'aurait pu alors me l'apporter.

Pour avoir qualité de méditation, Il manquait surtout à cette réflexion Le regard sur ma propre personne et sur ma **vision de moi-même**, et non seulement sur ma vision du monde, sur un système d'axiomes donc où je ne fi gurais pas vraiment "en chair et en os". Et aussi il y manquait, le regard sur moi-même dans **l'instant**, au moment même de la réflexion (qui restait en deçà d'un véritable travail) ; regard qui m'aurait fait déceler aussi rien un style d'emprunt, qu'une certaine complaisance dans l'aspect littéraire de ces notes, un manque donc de spontanéité, d'authenticité. Toute insuffisante qu'elle soit, et de portée relativement limitée dans ses effets immédiats sur mes relations à autrui, cette réflexion m'apparaît pourtant comme une étape, probablement nécessaire vu le point de départ, vers le renouvellement plus profond qui devait avoir lieu deux ans plus tard. C'est alors enfin que je découvre la méditation - en découvrant ce premier fait insoupçonné : **qu'il y avait des choses à découvrir sur ma propre personne** - des choses qui déterminaient de façon quasiment complète le cours de ma vie et la nature de mes relations à autrui. . .